

L'ALGÉRIENNE MODERNE FACE AUX TRADITIONS MUSULMANES. . .

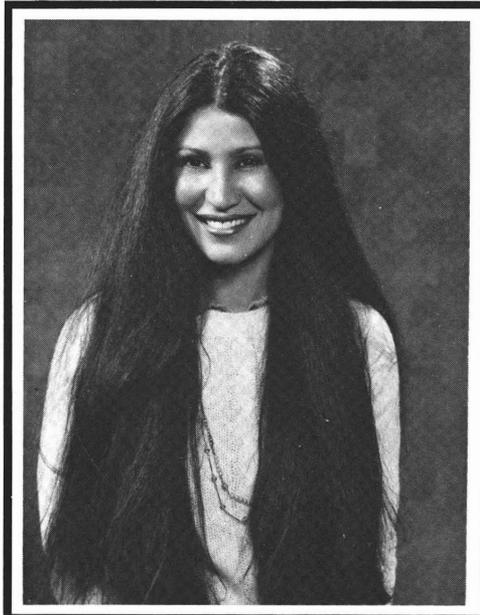
D. Zeghar

The author explains historically the reinforcement of traditional values in Algerian families by the effect of colonization which threatens the identity of the culture. Women were the keepers of the traditions.

After 130 years of colonization and independence there were great plans to build a "new" country, but women were not part of it.

The new society did not integrate women in political, social, and economic tasks, although official political discourse creates that impression. The religious forces are still preaching the maintenance of the traditional family. In Algeria, there are two separate worlds, one for men, one for women. There is no family code; the one proposed is very conservative. Women are still kept at home; they still learn submission, respect for man, and denial of sexuality. Virginity is still very important. Polygamy and repudiation are still common. The author wonders if any progress has really been made for more than a minority of women.

La problématique, la femme et l'Islam, nous évoque une série d'affirmations contradictoires et très souvent justifiables: "Oui, l'Islam favorise la femme, la preuve le Coran, le Hadith; la femme musulmane s'émancipe aujourd'hui, etc." Ou bien "Non, les musulmans sont des tyrans avec la femme: l'Islam n'a fait que des réformes superficielles au niveau du statut de la femme." Ces discours évoluent en nous enfermant



Dalila Zeghar

dans des citations, des concepts abstraits, des images, et nous mènent à faire l'étude du Coran dans le but de dégager une condition féminine unique et spécifique à cette religion. Le Coran a, certes, sa vérité socio-historique et économique. De ce fait, il ne faut pas perdre de vue la distinction entre deux niveaux: d'une part l'idéal du texte, ses conditions de production, son lecteur idéal; d'autre part, la pratique actuelle d'une idéologie dite musulmane dans certains pays. L'oppression de la femme serait-elle exclusivement un phénomène religieux? C'est le discours qui circule dès qu'il est question de la femme musulmane. Pourtant il existe, dans certaines régions non musulmanes d'Afrique et d'Inde, des pratiques telles que la polygamie illimitée que l'on dit musulmane dans le langage courant, bien qu'elle soit un phénomène dû essentiellement au sous-développement. En outre, la condition réelle de la femme musulmane varie beaucoup selon les pays, leur histoire passée et présente, leur culture (arabe, berbère, persane, afghane, malaise, etc.). Le vécu de la femme musulmane diffère beaucoup, du Maroc à l'océan

indien, tout comme celui de la femme occidentale diffère beaucoup, de Harlem à Stockholm ou à Palerme. Notre but ici se limite donc à donner quelques aperçus du vécu de la femme dans un pays arabo-musulman, l'Algérie.

Après 130 ans de colonisation et sept années de lutte armée pour son indépendance (obtenue en 1962), l'Algérie aspire grandement au développement. Elle se lance dans divers projets: scolarisation, industrialisation et réforme agraire. Pour bien des économistes, des hommes politiques et des journalistes, l'Algérie constitue un modèle de développement avant-gardiste dans une Afrique qui se réveille à peine d'un profond et lourd sommeil. Après l'indépendance, le pays attirait des intellectuels de diverses régions du monde. Ils voulaient tous vivre en pratique une tentative de construction d'un pays pour l'homme nouveau. Mais dans tout cela, point de femmes. L'Algérie accuse en effet un retard en ce qui concerne la participation active de la femme au niveau politique, économique et social. Ce retard peut s'expliquer par le contexte socio-économique et historique: la colonisation et son corollaire, le sous-développement; il y a aussi le maintien de lois traditionnelles et religieuses qui régissent dans leur ensemble les moindres événements de la vie quotidienne.

La colonisation a déclenché l'angoisse de la perte d'identité et par là-même une recherche de repères

qui permettaient de maintenir la spécificité de la personnalité arabomusulmane. Ce phénomène s'est traduit par un renforcement démesuré des pratiques religieuses. A la maison, on racontait l'histoire sainte. A l'école, on apprenait le Coran par coeur à de petits enfants. Une dégradation énorme de ces pratiques aboutit au maraboutisme, à la magie et à la superstition. L'instruction des filles fut réduite au minimum, tandis que leur éducation demeurait purement traditionnelle. La femme devait rester cloîtrée dans le seul espace non occupé par les colons: la maison familiale. De plus, la préservation et le maintien des structures familiales engendraient une survalorisation des traditions dont la femme était ainsi devenue la principale gardienne (L'héroïne Khadidga dans le roman d'Aïcha Lemsine, *La Chrysalide*.) Remettez en question l'oppression de la femme était alors ressenti comme un danger: en effet, cela signifiait une imitation de l'européenne, de l'ennemi. Les hommes, dépossédés de toute initiative à l'extérieur, humiliés par le colon, renforcèrent leur pouvoir dans le seul espace qui leur restait, la vie familiale. Dans ces conditions, comment la femme, gardienne des traditions, a-t-elle pu avoir un rôle actif dans la guerre de libération nationale? Le mythe la présente, main dans la main avec son compagnon sur les montagnes, décidant tous deux de l'avenir du pays. Pourtant, si cette image avait été une réalité, il aurait été impossible de renvoyer la femme, après l'indépendance, aux préoccupations purement traditionnelles. Elle a été un soutien moral essentiel pour les maris, les fils combattants. Djamilia Amrani, dans son étude sur la femme algérienne et la guerre de libération, nous présente des statistiques intéressantes:

"En juillet 1975 un dénombrement de l'ensemble des fiches a été effectué par le Ministère qui donne un chiffre total des militants des deux sexes de 336 748. Parmi ces 336 748 militants, nous avons compté 10 469 femmes, soit 3,25 % des militants." ("La femme algérien-

ne et la guerre de libération nationale 1954-1962." *Cahiers du C.D.S.H.*, No. 3, Université d'Oran, 1980. p. 204.)



Les femmes étaient surtout des responsables de refuge et du ravitaillement (64%), des agents de liaisons et des guides, des approvisionneuses de médicaments, de fonds et de munitions, et enfin des terroristes (2%). Les militantes intégrées à l'armée étaient très peu nombreuses.

Les traditions ancestrales qui ont servi à la protection d'un peuple et à sa survie, ont ainsi maintenu la femme dans un rôle passif. Le problème des femmes n'ayant pas été soulevé, débattu au sein du mouvement de libération, on assiste, à l'indépendance, à une non-préparation du peuple aux conditions nouvelles de construction. Il est facile peut-être de décider d'un modèle économique nouveau, mais difficile d'instituer un nouveau modèle culturel.

Malgré son enthousiasme pour le progrès, la société nouvellement indépendante oublie ainsi de mobiliser toutes les énergies en intégrant les femmes aux tâches économiques, politiques et sociales. La femme algérienne a pourtant, manifesté massivement sa joie dans les rues en juillet 1962, lors de la libération du pays. Elle était prête à contribuer auprès de ses compagnons dans la marche difficile vers le développement. Bien qu'elle soit, en fait, exclue du processus de développement, la femme est interpellée par le discours politique officiel dominant et sa participation est sollicitée à tous les niveaux de ce discours moderniste. Ce discours coexiste, cependant, avec celui que tiennent publiquement les forces religieuses. Ces dernières, regroupées autour du ministère de la religion (le ministère des Habous), prêchent le maintien de la famille traditionnelle.

En dépit des discours officiels sur le rôle de la femme dans le processus de construction nationale, Houria Salhi nous dit:

"Nous arrivons aujourd'hui à l'heure des bilans, pour notre société engagée depuis l'indépendance, dans un formidable mouvement de libération économique, sociale et culturelle, et c'est justement maintenant qu'apparaît la contradiction devenue insurmontable: l'absence de la femme dans ce processus constitue un frein à ce processus même et remet en question fondamentalement le choix de développement." ("Qu'est-ce que la marginalité pour une femme dans notre société? Un mal ou une alternative obligée à sa libération." *Cahiers du C.D.S.H.*, No. 3, Université d'Oran, 1980. p. 348)."



Ainsi, dès que l'on considère le concept d'espace physique dans notre société, on débouche automatiquement sur une hiérarchie criante: l'univers des hommes et celui des femmes. La maison est le seul territoire commun à ces deux mondes. Pour Abdelwahab Bouhdiba (*La sexualité en Islam*. Cité par Nadia Aïnad Tabet dans *Les Cahiers C.D.S.H.* No. 3, Université d'Oran, 1980), cette réalité provient du fait que:

"Les sociétés arabes ont puisé dans l'Islam non pas l'idée de complémentarité des sexes mais tout au contraire celle de leur hiérarchie." (p. 147)



Nadia Aïnad Tabet souligne que:

". . . de ce décalage 'd'un seul degré' qu'évoque le Coran, les arabes au niveau du vécu passeront à une disparité de nature, puis les institutions établiront la supériorité de l'homme sur la femme." (p. 147)



La division de l'espace n'est que le reflet d'une division première apparente: la division sexuelle découlant en fait d'une spécialisation au niveau des statuts économiques: les femmes à l'intérieur avec les enfants; les hommes, les producteurs, à l'extérieur. Pour Hélène Vandeveld, la situation de la population féminine reste inchangée entre les deux recensements de 1966 et de 1977: "La population de femmes au travail

par rapport à la population féminine en âge de travailler (femmes au travail + femmes au foyer) est de 3,7 %, les femmes au foyer étant au nombre de 3 656 000 c'est-à-dire 96,3% soit en arrondissant dans le sens le plus favorable: 4% de femmes au travail pour 96 % de femmes au foyer." ("Faut-il faire la chasse aux mythes?" *Cahiers du C.D.S.H.*, No. 3. Université d'Oran, 1980. p. 5).

Le statut juridique de la femme, basé sur les lois musulmanes est aussi peu encourageant. Contrairement au Maroc et à la Tunisie qui possèdent un code de la famille plus ou moins adapté à la vie d'aujourd'hui, le code algérien de la famille est en suspens; mais c'est peut-être finalement un moindre mal, car le projet du code est ultra-conservateur. Est-ce la raison pour laquelle le pouvoir hésite à le promulguer? L'Algérie, pays arabe réputé progressiste, aurait eu un code de la famille semblable à celui de l'Arabie Séoudite. Cependant, les pratiques traditionnelles musulmanes dominent malgré tout.

Dans l'ensemble, les femmes en Algérie restent jour après jour enfermées, procédant aux mêmes tâches avec, pour tout horizon, les murs, la cour et un carré de ciel bleu. La claustration transforme la femme et en fait un être colonisé: la coupure totale avec le monde extérieur l'amène à croire que les hommes ne sont pas faits pour la maison, que le commandement, l'autorité et les responsabilités extérieures sont des attributs mâles. Lorsqu'elle sort, la femme porte le voile qui reste très répandu. Il est en étroite relation avec la transformation des structures traditionnelles de la société, et surtout avec le phénomène de l'urbanisation. A la campagne, les femmes effectuent de nombreux travaux agricoles et circulent librement, le visage découvert (Voir les romans de Mouloud Feraoun). Dès que ces mêmes femmes émigrent vers la ville, le voile leur est imposé. Les femmes cadres (médecins, avocates, ingénieurs, etc.) sont là, dévoilées et circulent plus

librement, mais elles représentent une petite minorité.

Les sorties sont les mariages, les circoncisions et surtout le bain maure qui représente, pour les citadines surtout, un énorme attrait: c'est le marché, la place publique féminine ou des destins illusoires se nouent et se dénouent.

Pour accéder au mariage, vu souvent comme un moyen de fuir l'oppression paternelle, la fille doit avoir une éducation qui consiste en un apprentissage de la soumission, du respect de l'homme et de la négation du corps sexué, seule manière de préserver les valeurs traditionnelles. Le mythe de la virginité continue, même à l'heure actuelle de garder une dimension importante et les familles vont jusqu'à exiger de leurs filles de se faire examiner pour se procurer un certificat de virginité.

La polygamie, phénomène dont l'origine remonte à la situation économique dûe au développement de l'esclavage, existe toujours. Il demeure de plus un phénomène de classe, même s'il touche un certain nombre de familles dont la situation financière n'est pas aisée. Rachid Boudjedra, dans son roman *La Répudiation*, illustre très bien l'impact désastreux de la polygamie sur les enfants. Il nous semble qu'une recherche dans ce domaine nous ferait découvrir la profonde blessure psychologique qui marque leur vie à jamais. Leurs comportements changent dès que ce phénomène leur est imposé: une, deux femmes partageant leur vie familiale.

Interdite en 1959, la répudiation reste une plaie pour les femmes. Elle constitue une menace constante pour elles, car il n'existe aucun recours face à une telle décision du mari qui les jette dans la rue. N'ayant pas été préparée à se prendre en charge, la femme vit avec ses enfants dans la crainte permanente de vivre cette tragédie.

Faut-il alors désespérer de voir la condition féminine évoluer, un jour, en Algérie? Il est important de souligner qu'après l'indépendance, la scolarisation a été généra-

lisée — lire et écrire, c'est une arme pour la conscientisation: même si les traditions pèsent toujours, une minorité consciente a toujours son importance. Cette conscience progresse, parfois au grand jour, comme l'ont démontré les manifestations publiques faites pour empêcher la promulgation du code de la famille en 1980. Les femmes écrivent sur leur condition, sous l'angle de la recherche universitaire. Ce sont des balbutiements, des signes d'espoir. De plus, vivre le jour de l'indépendance, les cris de joie, voir les femmes dehors pour la première fois sans voile, conscientes d'être libres sont des phénomènes inoubliables qui peuvent être transmis par la parole, l'écriture, ces comportements traduisant une énergie vitale monumentale qui ne demande qu'à être canalisée.

Lorsque l'on se retrouve entre algériens, il y a deux voies qui se présentent à nous. La première est celle des illusions: on se base alors sur la circulation des femmes intellectuelles dans les universités, des cadres féminins qui représentent une minorité croyant fermement à un changement énorme; ce qui est justifiable, puisque l'on côtoie un monde qui nous est familier. On se jette alors dans une production d'illusions qui rassurent, réconfortent et caressent nos egos féminins et masculins. La deuxième voie est celle de la réalité. Il y a des changements certes, mais où et pour combien de femmes? Quel est le bilan réel de la condition de la femme depuis l'indépendance? Enfin, quelles sont les nouvelles perspectives unifiantes que le gouvernement devra adopter pour améliorer la situation? Selon nous, la remise en question du statut juridique est le premier pas: un nouveau code de la famille est nécessaire, un code qui fera appel réellement aux femmes au niveau économique, social et politique.

Dalila Zeghar, étudiante algérienne musulmane à l'Université McGill, réside à Montréal depuis six ans.